

# Le fabuleux destin de Brunello Cucinelli, le roi du cachemire

Maxime Joly

Venu présenter à Paris le biopic (qu'il s'est offert) réalisé par Giuseppe Tornatore, le septuagénaire est de ces personnages dont la mode ne se lasse pas : autodidacte, milliardaire, patriarche et philosophe à toute heure.

Même Giorgio Armani et Karl Lagerfeld n'avaient pas osé. Brunello Cucinelli l'a fait : un film. Et pas juste une vidéo pour les réseaux sociaux. Un biopic de star dédié à « sa vie, son œuvre », réalisé par Giuseppe Tornatore (le culte *Cinema Paradiso* en 1988 et le génial *Ennio*, documentaire sur Morricone, en 2021), avec en guest-stars Oprah Winfrey, le patron de la Formule 1 Stefano Domenicali, Patrick Dempsey et Mario Draghi. Son budget avoisinerait les 10 millions d'euros. Et pourtant, *Brunello. Il visionario garbato* (en VF, « Brunello, l'aimable visionnaire ») ne sortira jamais en salle. Il a été projeté trois fois, pour les journalistes et les « amis » de la maison, en décembre dernier à Cinecittà (en présence de Giorgia Meloni), au Lincoln Center de New York au printemps et hier soir au Trianon, à Paris, dans une ambiance digne d'un grand gala.

Le long-métrage de deux heures aurait aussi bien pu s'appeler « Qui êtes-vous, monsieur Cucinelli ? ». Car en dehors des cercles de la mode et des dressings des milliardaires, l'homme est somme toute assez peu connu. Il n'est d'ailleurs pas créateur mais entrepreneur. Il a lancé sa marque de cachemire en 1978, en partant de rien.

**« J'espère que mes petits-enfants resteront à Solomeo et que la fabrique sera encore là pour les deux cents prochaines années »**

Brunello Cucinelli

Un self-made-man à la Ralph Lauren, avec la faconde d'un grand patron – et patriarche – italien dont les mailles et les pantalons de survêtement en cachemire ultraluxe sont devenus très prisés de la « high society » et des acteurs américains au début des années 2010.

Mais ce sont les magnats de la Silicon Valley, de Bezos à Zuckerberg, qui ont mis sa marque en orbite juste avant la pandémie. Avec Loro Piana, autre maison de cachemire italienne (dans le giron de LVMH), Cucinelli a été le pionnier du « quiet luxury ». En 2023, la série *Succession* l'a consacré et introduit au grand public.

En 2024, *Emily in Paris* s'est même largement inspirée de son histoire familiale pour raconter celle de la dynastie Muratori, entreprise de cachemire installée à Solitano, un village fictif aux faux airs de Solomeo, le fief de Brunello. Évidemment, l'Italien « larger than life » prétend n'en avoir cure.

« Brunello Cucinelli, c'est Solomeo, et Solomeo, c'est Brunello Cucinelli. Comme Ferrari, c'est Maranello, et Maranello, c'est Ferrari », nous disait-il par Zoom il y a quelques jours. S'il ne doit pas sa renommée à des voitures de sport rutilantes mais à des cachemires chics sans logo, il est aussi extraverti et volubile qu'Enzo Ferrari était pudique et taiseux.

Les journalistes de mode l'adorent, citent ses punchlines et ses maximes philosophiques (souvent approximatives) à longueur d'articles. « Il ressemble à Will Ferrell, cite Marc Aurèle, habille Zuckerberg et fait des vestes en jersey super chics : il est son meilleur ambas-



L'entrepreneur, jeudi, dans sa boutique de la rue Saint-Honoré à Paris.

SEBASTIEN SORIANO/LE FIGARO

sadeur », résume un rédacteur de mode masculine.

Avec ses complets clairs et ses jeans impeccables, le septuagénaire, fier, tactile et solaire, semble tout droit sorti d'un yacht-club. Et pourtant, il n'a rien d'un héritier à la Gianni Agnelli. Comme il le revendique souvent, il est même un « paysan », dit-il en français, langue qu'il parle avec beaucoup de charme.

« J'ai passé les quinze premières années de ma vie à la campagne, à Castel Rigone (en Ombrie, région rurale dans le centre de l'Italie, NDLR). Nous n'avions pas d'électricité ni d'eau courante, raconte-t-il. Il y a trois ou quatre ans, j'ai racheté la maison dans laquelle je suis né et nous y avons commencé le tournage de mon film. » Effectivement, une longue séquence (façon film d'époque un peu kitsch) met en scène le jeune Brunello (joué par un enfant), sa famille modeste mais heureuse, ses lapins angoras dont il peigne la laine. Puis une adolescence plutôt oisive – Mai 68 est passé par là. « J'ai beaucoup traîné au bar avec mes copains. C'était un théâtre ! Pendant dix années, j'y ai joué. »

Il a 25 ans quand il fait teindre quelques pulis en cachemire et se rend à un salon à Munich pour les vendre dans la chambre 814 du Hilton. Ses voisins de palier, Armani et Versace, accueillent les acheteurs, porte grande ouverte. Lui la laisse fermée : deux de ses amis lui ont proposé de jouer les faux clients et de s'enthousiasmer haut et fort dans les couloirs pour ces pulis faits main. En deux jours, le jeune loup écoule 11 800 pièces ! « Il n'y a que les Italiens comme nous pour jouer la comédie comme ça. C'est magnifique ! » Il en rit encore derrière l'écran, depuis son bureau de Solomeo, le village de 500 habitants qu'il a littéralement investi au milieu des années 1980, avec sa première usine, sa « petite fabrique », comme il dit. Aujourd'hui, il y produit non seulement ses vêtements de luxe (1,4 milliard d'euros de chiffre d'affaires en 2025), mais aussi son huile d'olive et son vin Castello di Solomeo. Il a financé la restauration du château médiéval et de l'église locale, fait construire un théâtre à son nom. Plus qu'un investissement immobilier, c'est selon lui une démarche « humaniste », le qualificatif le plus utilisé dans les portraits qui lui sont consacrés dans la presse...

D'ailleurs, s'il n'aime pas parler de tendances de mode, il adore partager sa vision du monde, y compris devant Emmanuel Macron et les chefs d'État du G20 en 2021, à Rome. En interview, il tutoie, répète le prénom de son interlocuteur, précède chacune de ses paroles d'un « je vais te dire », « Écoute-moi bien », « Je vais t'expliquer ». Cite pêle-mêle Jean-Jacques Rousseau, Jean de La Bruyère, Saint-François d'Assise, Napoléon.

Mais, son combat le plus cher est la défense de l'artisanat et la transmission des savoir-faire, épineux problème de l'industrie textile. Il est l'un des rares patrons du luxe à oser répéter que les petites mains ne gagnent pas assez : « Un philosophe a dit : "Si tu vis bien, tu travailles bien." Or, en Italie, beaucoup gagnent trop peu. Quel père peut dire à son fils : "Tu vas aller travailler

dans une usine sans fenêtres pour 1500 euros ? Ce n'est pas possible. C'est une question de dignité. »

Cotée en Bourse depuis 2012, son entreprise se targue de mieux redistribuer ses bénéfices et de contrôler sa croissance. « On grandit doucement. Je ne sais pas faire autrement », confie-t-il. L'avenir de sa marque est tout tracé : ses deux filles, Camila et

Carolina Cucinelli, partagent la vice-présidence et devraient lui succéder.

« J'espère que mes petits-enfants resteront à Solomeo et que la fabrique sera encore là pour les deux cents prochaines années. Le village existe depuis 1391 et je suis simplement de passage. J'y ai bâti mon entreprise et j'ai restauré le village pour les générations à venir. Pour les mille prochaines années ! » ■

## DANIEL BRUSH

L'ART DE LA LIGNE ET DE LA LUMIÈRE



Photo : Benjamin Chelly

LE COLOF  
des Arts  
Joailliers  
Avec le soutien  
de Van Cleef & Arpels

**Exposition**  
8 juin – 4 oct. 2026

Entrée gratuite, sur réservation  
16 bis boulevard Montmartre  
75009 Paris

